

À la Maison de l'Amérique latine à Paris

du 10 octobre 2024 au 16 janvier 2025

Une brève histoire de fils

(de 1960 à nos jours)

Commissaire : Domitille d'Orgeval



SOMMAIRE

Présentation de l'exposition.....page 3

Les artistes de l'exposition.....page 4

Visuels disponibles pour la presse.....page 14

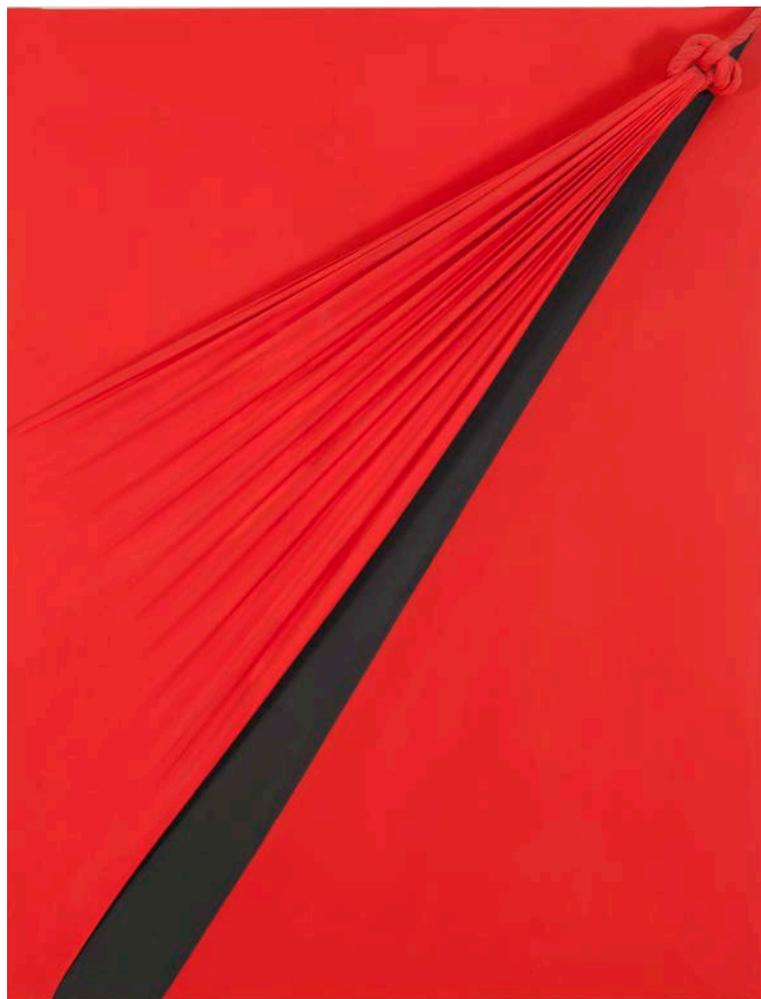
Autour de l'exposition, informations pratiques et contact presse.....page 16

PRÉSENTATION DE L'EXPOSITION

Artistes : Kenia Almaraz Murillo, Olga de Amaral, Milton Becerra, Inés Blumencweig, Iván Contreras Brunet, Elias Crespín, Jorge Eielson, Vanessa Enríquez, Sidival Fila, Gego, Martha Le Parc, Anna Maria Maiolino, Sandra Monterosso, Laura Sánchez Filomeno, Jesús Rafael Soto, Cecilia Vicuña, Natalia Villanueva Linares.

La Maison de l'Amérique latine a le plaisir de présenter l'exposition « Une brève histoire de fils » qui se tiendra à Paris, du 10 octobre 2024 au 16 janvier 2025. Proposée par la commissaire d'exposition Domitille d'Orgeval, elle réunit 17 artistes originaires d'Amérique latine, aujourd'hui reconnus sur la scène internationale, dont les œuvres, réalisées entre les années 1960 jusqu'à nos jours, privilégient le fil, le tissage, le tressage et le nouage.

Ces pratiques, ancrées dans des traditions vernaculaires de l'Amérique latine, renvoient à des mémoires lointaines, à des archétypes qui ont façonné l'expérience humaine à travers les cultures et les générations. Prenons l'exemple des indiens Kogi en Colombie pour lesquels le fil, véritablement sanctifié, « représente l'union magique entre le temporel et le spirituel, l'instant et l'éternité, l'humain et le divin » (Manuel Hormaza). Citons aussi dans la culture inca les *quipus* ou dispositifs constitués de cordelettes formant des nœuds utilisés pour encoder une multitude d'informations, allant des statistiques agricoles aux récits historiques. Enfin, dans l'imaginaire occidental, le fil est au cœur de grands récits mythologiques comme celui des Parques, d'Ariane ou de Pénélope, où il symbolise la destinée humaine, le chemin salvateur et l'amour indéfectible.



Jorge Eielson, *Quipus, Red and black*, 1992, acrylique sur toile, 190x152cm, collection privée, Londres © tous droits réservés.

Dans l'exposition « Une brève histoire de fils », les artistes s'emparent de toutes sortes de fils, de fibres et de matières textiles (végétaux, synthétiques, humaines, animales) pour réaliser des œuvres de nature très variée (reliefs, vidéos, mobiles, tapisseries, tentures, installations in situ), dont certaines ont été spécifiquement conçues pour l'exposition. Cette diversité témoigne du pouvoir de métamorphose du fil qui, par sa capacité à déhiérarchiser, hybrider, métisser les savoir-faire et les mediums devient un outil d'investigation critique permettant d'explorer de nouveaux territoires culturels, identitaires, mais aussi politiques et environnementaux.

Une histoire qui commence dans les années 1950-60 avec les acteurs vénézuéliens rattachés au mouvement du cinétisme, Gego et Soto. Ces derniers se sont saisis des fils de métal pour échapper à la planéité moderniste et créer un continuum entre l'œuvre et le spectateur. Elle se poursuit aujourd'hui avec des artistes tels que Vanessa Enríquez, Sandra Monterosso, Laura Sánchez Filomeno, Natalia Villanueva Linares ou bien encore Kenia Almaraz Murillo qui se sont tournées vers le fil, et à travers lui, le tissage et la broderie pour intégrer ces pratiques ancestrales dans le champ de l'art contemporain de manière inédite.



Vanessa Enríquez, *Variations on Line n.10, front*, 2018. Bandes magnétiques. 220x150x200cm, installation in situ. Photo Courtesy de l'artiste.

LES ARTISTES DE L'EXPOSITION

Gego

Architecte de formation, Gertrud Goldschmidt dite Gego (1912-1994) s'est exilée au Vénézuéla en 1939 pour fuir le nazisme où elle a fondé l'atelier de design Gunz avant de devenir artiste. Ses recherches, qui ont toujours montré un intérêt constant pour le concept et l'acte de tisser, trouvent leur pleine expression en 1969 avec la présentation des *Reticuláreas* au musée des Beaux-Arts de Caracas, installations constituées de fascinants réseaux métalliques arachnéens. En 1976, Gego commence une série majeure, les *Dessins sans papier* dont nous présentons deux beaux exemples. Il s'agit de structures abstraites nées de l'assemblage minutieux et poétique de fils de fer, de pièces métalliques, de petits filets et de cartons trouvés. Accrochés au mur dans un équilibre précaire, la géométrie délicate de ces œuvres trace sur le mur des ombres douces et expansives. Grâce à l'exposition que lui a consacrée en 2023 le musée Guggenheim de

New York (*Gego : Measuring Infinity*), Gego est aujourd'hui reconnue comme une des artistes les plus importantes des années 1950-70 avec ses compatriotes vénézuéliens Otero, Soto et Cruz-Diez.



Gego, *Dessin sans papier, 87/15*, 1987, carton plastique, acier, fils et cuivre, 25 x 19 x 2,5 cm, Inv-FG-0169, collection privée, Paris. Photo : Suzanne Nagy.

Jesús Rafael Soto

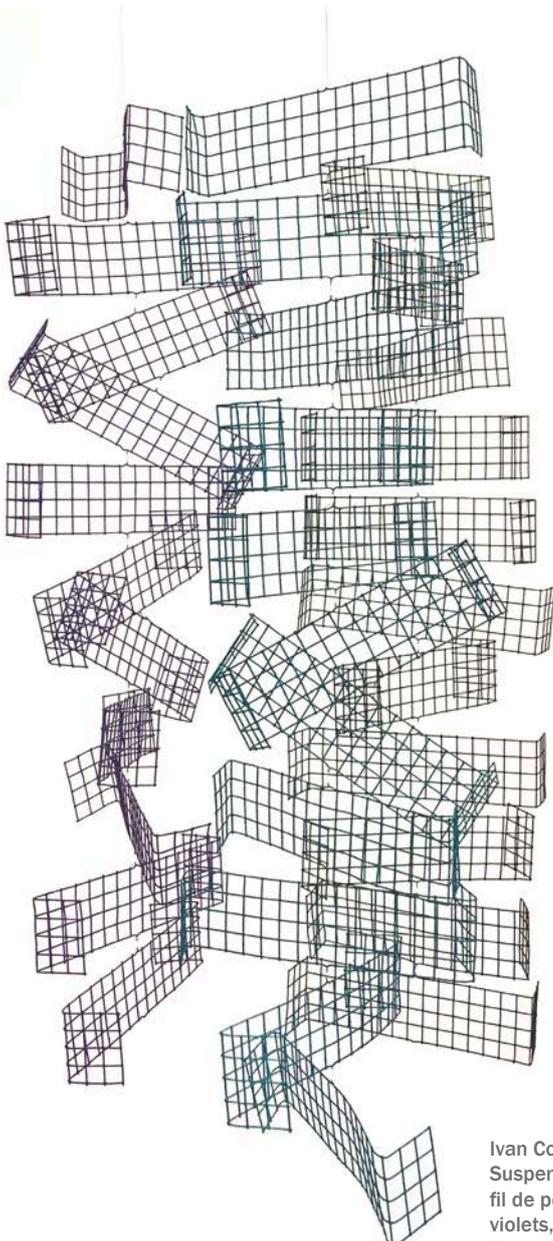
Figure historique majeure du cinétisme qu'on ne présente plus, la Maison de l'Amérique latine expose de Jesús Rafael Soto (1923-2005) un tableau de 1960 (*Sans titre, à Alain*, 1960) appartenant à la série des *Vibrations* commencée en 1957. Majestueux monochrome noir que l'artiste travaille d'un côté dans l'épaisseur de la matière picturale, et de l'autre, en animant la surface striée d'un amas dense de fils d'aciers. Par cette confrontation, Soto crée des altérations optiques et tactiles qui expriment la notion d'énergie vitale ou comme l'a écrit Jean Clay « le caractère corpusculaire et ondulatoire de la matière énergie ».



Jesús Rafael Soto, *Sans titre (Pour Alain)*, 1960, collection privée, Paris.
Acrylique sur bois et métal, 102x102x15cm. Photo : Suzanne Nagy.
© Adagp, Paris 2024.

Iván Contreras Brunet

Autre artiste s'étant emparé du fil de fer, le chilien Iván Contreras Brunet (1927- 2021), installé définitivement à Paris au début des années 1960. Ce disciple de Soto, fasciné par les ambiances poétiques et les jeux de lumière de la peinture impressionniste, s'est spécialisé dans la création de reliefs à partir de grillages métalliques qu'il plie, découpe, module à l'envie. Renvoyant structurellement à la chaîne et à la trame textile, l'utilisation de ces grillages qu'il peint au pochoir lui permet d'obtenir de subtils effets de moirés et trahit le désir de renouer avec une certaine culture de la tactilité (*Sans titre*, 1978). Ayant représenté en 1972 le Chili à la Biennale de Venise, Iván Contreras Brunet a mené sa carrière en toute discrétion. Une grande rétrospective au Museum of Geometric and MADI Art de Dallas lui a été consacrée en 2007 et au Musée d'art contemporain de Buenos Aires (MACBA) en 2014 - et notamment au Chili, où il est représenté par la galerie Isabel Aninat de Santiago. En 2016, la galerie Gimpel-Muller lui a consacré une exposition ainsi que la Maison de l'Amérique latine. Il est aujourd'hui représenté par la galerie Wagner (Paris).



Ivan Contreras Brunet, *Sans titre*, 1978.
Suspension de grillage peint à l'acrylique,
fil de pêche, bois, 3x11 modules bleus,
violets, noirs, le tout : 125 x 40x40cm.
Courtesy Galerie Wagner, Paris. © Adagp,
Paris 2024.

Jorge Eielson

Le péruvien Jorge Eielson (1924-2006), dans cette évolution d'un mode de perception visuel à tactile, a joué un rôle historique majeur qu'on lui reconnaît depuis une dizaine d'années. Après être passé par Paris et y avoir découvert les avant-gardes géométriques, il réalise à Milan, où il passera l'essentiel de sa carrière, ses premiers *Quipus* en 1963. Il crée alors un nouveau langage plastique en confrontant cette pratique ancestrale au spatialisme de Fontana et à l'espace infini du monochrome. Eielson éprouvera ensuite la puissance visuelle du *quipu* dans des configurations très variées, où les nœuds en relief impriment à la toile des axes obliques évoquant une dynamique d'expansion libératrice (*Quipus*, 1965). Jorge Eielson de son vivant a participé à de nombreuses expositions prestigieuses à travers le monde, incluant plusieurs éditions de la Biennale de Venise et Documenta V en 1972. Dernièrement, il a bénéficié d'une rétrospective au TEA Tenerife Espacio de las Artes dans les Canaries (2023), à la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando de Madrid (2019) et entre 2017 et 2018 au Museo de Arte de Lima, au Pérou.

Inés Blumencweig

Récemment redécouverte, Inés Blumencweig (née en 1930), qui avait quitté Buenos Aires pour New York puis Rome en 1961, s'est dans un premier temps montrée sensible à la question du monochrome dans des œuvres métalliques d'une grande puissance. Puis, dès 1967, elle s'adonne à la création de reliefs géométriques dynamisés par l'intégration à leur structure de rubans colorés. Traversant les œuvres par des diagonales filantes ou de fascinants faisceaux tordus (*Struttura Bianco-Nero-Azzurra*, 1967), ces rubans rendent tangibles les jeux de plein et de vide et animent les compositions de leurs vibrations chromatiques. Inés Blumencweig, qui n'avait pas été exposée depuis les années 1980, a bénéficié d'une exposition monographique à la Maison de l'Amérique latine (*Inés Blumencweig. Structures sensibles*) en 2023 et l'année suivante à la galerie Diane de Polignac (*Structures dynamiques*).



Inés Blumencweig, *Sans Titre*,
1971. Bois peint et rubans en nylon,
79,5x69x3,5cm. Propriété de l'artiste.
Photo Galerie Diane de Polignac, Paris.

Martha Le Parc

L'argentine Martha Le Parc (née en 1937), s'est installée à Paris dès la fin des années 1950 après une formation à l'école des Beaux-Arts de Buenos Aires. Se réclamant du Bauhaus, elle s'adonne à des créations textiles où elle a fait du ruban son matériau de prédilection, considérant qu'il apporte des nuances colorées bien plus riches et subtiles que la peinture. Tout en se référant dans leurs compositions aux maîtres de l'abstraction géométriques (Josef Albers, Richard Paul Lohse, Julio Le Parc...), ces œuvres sont aussi un hommage aux modes de créations anonymes et vernaculaires de l'artisanat textile. En 2003, le musée d'Art et d'Industrie de Saint-Étienne présente une rétrospective de son travail qui a fait l'objet d'une publication monographique en 2018 aux éditions du Canoë.



Martha Le Parc, *Noir, gris-lumière no.4*, 2002. Rubans de satin, propriété de l'artiste, 260x234cm. Photo Gabriel Le Parc.

Olga de Amaral

Figure pionnière de l'art textile contemporain, mouvement émergeant au début des années 1960 également désigné sous l'appellation *Fiber Art*, la colombienne Olga de Amaral (née en 1932) a contribué à partir des années 1960 à libérer ce médium de sa fonction utilitaire en créant des œuvres textiles qui marient des savoir-faire ancestraux à des pratiques plus contemporaines. Se déployant, comme la sculpture, dans les trois dimensions de l'espace, ces pièces qui revêtent souvent un caractère à la fois brut et précieux, mêlent des techniques très diverses (tissage, nouage et tressage...) à des matériaux variés comme le lin, le coton, le crin de cheval ou le gesso. A partir des années 1970, Olga de Amaral privilégie la feuille d'or dans des tapisseries spectaculaires, aux compositions rigoureuses et chatoyantes, sublimées par les jeux de lumière (*Strata XII*, 2008). Nommée "Visionary Artist" par le Museum of Art & Design de New York en 2005, Olga de Amaral, dont le talent est célébré à travers le monde, a bénéficié récemment d'une exposition *Light of Spirit* à la galerie La Patinoire Royale Bach (Bruxelles, 2018), d'une grande exposition intitulée *To Weave a Rock* au Museum of Fine Arts de Houston (2021). Elle fait l'objet cet automne d'une rétrospective à la Fondation Cartier pour l'art Contemporain de Paris.



Olga de Amaral, *Strata XII*, 2008, lin, gesso, acrylique et feuille d'or, 205 x 180 cm, collection privée, Bruxelles. (D.R.)

Dans un autre registre, les créations textiles de la chilienne Cecilia Vicuña (née en 1948) dégagent une même force monumentale et haptique. Profondément enraciné dans son héritage autochtone (mapuche), son travail est sous-tendu par un engagement féministe et un fort militantisme. Ayant choisi de fuir au début des années 1970 le régime dictatorial du général Pinochet, ses créations sont toujours restées férocement attachées à sa terre natale. Depuis les années 1960, à travers le tissage et le quipu, Vicuña aborde des thèmes comme la mémoire, l'identité et la résilience culturelle (le quipu avait été interdit lors de la colonisation) dans des œuvres souvent monumentales à la symbolique riche. Sa vidéo, *Quipu Mapocho* (2017) documente une série de performances qui se sont déroulées le long du Rio Mapocho, en hommage à la mémoire de cette vallée sacrée, profondément polluée, et pour protester également contre la privatisation de l'eau au Chili. Son travail, présenté depuis longtemps dans des institutions majeures, a été célébré en 2022 au Guggenheim Museum à New York (*Cecilia Vicuña: Spin Spin Triangulene*), à la Tate Modern à Londres, et à la Biennale de Venise où elle a reçu le Lion d'or de la 59e édition en reconnaissance de l'ensemble de sa carrière.



Cecilia Vicuña, *Quipu Mapocho* Quipu Mapocho a été co-produit par Cecilia Vicuña et Invercine pour l'exposition *Movimientos de la Tierra*, Chili 2017. Photo Cecilia Vicuña, Courtesy of the artist and Electronic Arts InterMix (EAI), New York.

Milton Becerra

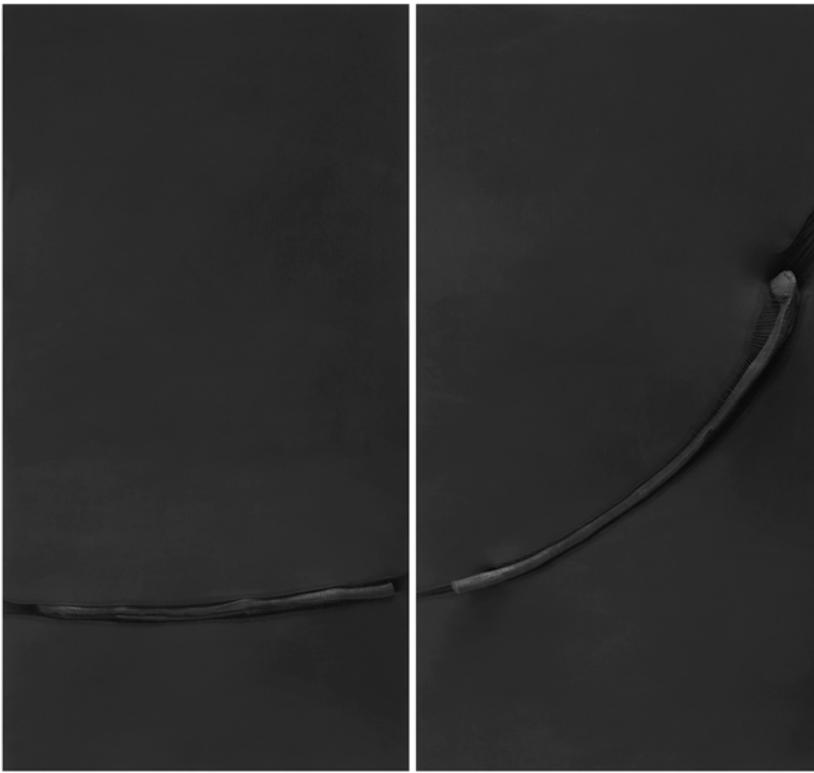
D'une génération proche, Milton Becerra (né en 1951) qui s'est formé aux Beaux-Arts de Caracas puis dans les ateliers de Carlos Cruz-Diez et Jesús Rafael Soto, est connu comme l'un des premiers artistes conceptuels et précurseurs du Land Art au Venezuela. Arrivé à Paris en 1980, il élabore une œuvre « mystérieuse, rituelle, hors du temps » (Pierre Restany) qui, en associant nature et géométrie, établit des liens avec d'autres mondes et d'autres cultures, notamment l'Amazonie et la mémoire indigène. Ainsi, il commence dans les années 1980 un travail important avec des cordes et des pierres. Il franchit une étape en réalisant au début des années 2000 des œuvres suspendues d'un genre inédit. Défiant les forces gravitationnelles, elles montrent des pierres maintenues en lévitation par de vibrants fils tendus multicolores, suivant des axes géométriquement déterminés. Ces œuvres irradiantes d'énergies sont animées d'une présence sacrée qui reflète la conception cosmogonique du monde de Becerra. L'artiste, qui vit et travaille entre Paris et Miami, a été exposé dans plusieurs manifestations internationales et biennales depuis les années 1980 (São Paulo, La Havane, Caracas...). Récemment, il a réalisé une immense installation, *Lost Paradise*, pour la Biennale de Sydney (mars-juin 2022) et a été représenté à la Maison de l'Amérique latine dans l'exposition " L'Outreligne " en 2023.



Anna Maria Maiolino, *In-Out (Antropofagia)*, 1973, film super 8 numérisé, couleur, sonore, durée 8'19, collection 49 Nord 6 Est - FRAC-Lorraine.

Anna Maria Maiolino

Anna Maria Maiolino (née en 1942), brésilienne d'origine italienne s'est formée à l'école nationale des Beaux-Arts de Rio de Janeiro. En 1960, elle évoque dans son travail plastique son propre exil et son expérience d'ouvrière dans le textile, en écho aux conditions sociales et politiques du Brésil. Partant vivre à New York en 1968, elle découvre l'art conceptuel et effectue ses premiers films-performances comme *In-Out (Antropofagia)* (1973). Cette vidéo montre une succession de plans serrés de bouches avalant ou régurgitant des fils, spectacle à la fois fascinant et répugnant qui renvoie aux corps humains broyés par la dictature et privés de liberté. Vivant et travaillant à São Paulo, Anna Maria Maiolino remporte en 2024 le Lion d'Or de la Biennale de Venise pour l'ensemble de sa carrière. Elle a bénéficié de nombreuses expositions et rétrospectives majeures, notamment à l'Instituto Tomie Ohtake de São Paulo (2022), à la Whitechapel Art Gallery de Londres (2019), à la Fundació Antoni Tàpies de Barcelone (2010). Elle a participé à de nombreuses biennales, celle de Lyon (2017), de São Paulo (de manière régulière depuis 1967), ou de Sydney (2008) entre autres.



Sidival Fila, *Sans titre*, 2018.
Diptyque, pigments secs sur toile et sarment de vigne peint, cousu sur châssis, 172x90x17cm (x2). Courtesy de l'artiste et galerie Poggi, Paris.

Sidival Fila

Autre artiste brésilien mais d'une plus jeune génération, Sidival Fila (né en 1962) qui vit et travaille à Rome, présente un parcours pour le moins surprenant. Après avoir étudié l'art à São Paulo, il entre dans l'Ordre des Frères mineurs de Saint-François d'Assise et renonce à son travail artistique pendant dix-huit ans. Aujourd'hui, il travaille au Monastère franciscain San Bonaventura à Rome dont il est le père supérieur. Depuis 2006, Sidival Fila réalise des toiles monochromes à partir de tissus anciens qu'il teint et dans lesquels il intègre des éléments naturels comme des fragments de vignes morceaux de bois morts. Cousus à la main d'un seul fil, ces éléments emmaillotés évoquent, à la manière de cicatrices, la nature blessée, abimée par la main de l'homme (*Senza Titolo 25*, 2018). Il en reprend le principe en 2019 dans la série *Amazonia* à travers laquelle il dénonce le phénomène de déforestation en Amazonie. Sidival Fila a bénéficié de plusieurs expositions d'envergure, notamment au Museo Carlo Bilotti de la Villa Borghese (2015), au Fresnoy (2016), au Palazzo Merulana – Fondazione Cerasi de Rome (2019), à la Vatican Apostolic Library (2023), tandis qu'il a présenté en 2019 un grand polyptyque, *Golgotha*, pour la 58e Biennale de Venise.

Elias Crespín

Le vénézuélien Elias Crespín (né en 1965) qui a été dans une autre vie ingénieur en informatique, a grandi à Caracas, ville dont la richesse culturelle des années 1970-1990 l'a nourri des traditions artistiques de Jésus Rafael Soto, de Carlos Cruz-Diez ou de Gego. Il embrasse la carrière d'artiste au début des années 2000 en réalisant des mobiles électrocinétiques d'un genre inédit. Suspendus dans les airs par des fils invisibles, ces mobiles se livrent à de majestueuses chorégraphies programmées par des algorithmes. Sa *Danza de las catenarias II* (2024), née de la rencontre du métal et de la laine, explore l'univers de la courbe et du fil suivant une esthétique fluide et vibrante. Le travail d'Elias Crespín sur l'espace, le vide et les lignes, se situant à la croisée des sciences et de l'art, est aussi une réflexion sur le fil du temps et de la vie. Depuis 2008, Elias Crespín vit et travaille à Paris. Ses œuvres, figurant dans de prestigieuses collections, parmi lesquelles celles du Musée du Louvre à Paris, ont été exposées dans de nombreuses manifestations culturelles internationales : la XIII Biennale de Cuenca, la Biennale de Busan, le Grand Palais à Paris, la Verrière Hermès à Bruxelles, le ZKM Center for Art and Media à Karlsruhe ou encore le Ullens Center for Contemporary Art à Beijing. Actuellement, une importante exposition personnelle (*Chronomorphosis*) lui est consacrée au Bildmuseet d'Umeå en Suède.

Vanessa Enríquez

Vanessa Enriquez (née en 1973), artiste mexicaine vivant à Berlin et diplômée de la Yale University School of Art, a développé un langage artistique minimal fondé sur l'usage de bandes magnétiques VHS. Ses deux réalisations *in situ*, se déployant sur le mur ou dans les trois dimensions de l'espace, témoignent de l'habileté avec laquelle elle exploite la force graphique et l'essence sculpturale de ce matériau technologique. Elle en révèle la finesse, le caractère étirable et réfléchissant dans des installations qui défient la perception du spectateur. Ce travail, exigeant patience et concentration, en prise avec l'immatériel, revêt chez Vanessa Enriquez une dimension méditative qui puise son inspiration dans des pratiques spirituelles et les sciences modernes. L'artiste a été présentée dans de nombreuses expositions internationales et dans des institutions telles que le Musée d'art contemporain de Querétaro, Mexique (MACQ) (2019), le Musée d'art contemporain d'Oaxaca, Mexique (MACO) (2020) le Drawing Lab à Paris (2021), le Centre d'art contemporain d'Aomori, au Japon (2022).

Sandra Monterroso

Le travail de l'artiste guatémaltèque Sandra Monterroso (née en 1974) s'inscrit dans la lignée des mouvements féministes des années 1970. Dans ses oeuvres en fil de laine, elle s'inspire des formes de pensée matérielles de la culture maya et plus spécifiquement de la communauté Q'eqchi. Elle y aborde les questions d'identité et de mémoire et dénonce aussi la dégradation des ressources naturelles, les violences raciales, sociales et de genre subies par les communautés indigènes au Guatemala. Ainsi, *Expoliada n°6* (2023), se traduisant par "spoliée", se réfère par son titre à l'histoire de la dépossession dont les communautés autochtones mayas ont fait l'objet tout au long de l'histoire du pays et en particulier pendant le génocide guatémaltèque (1960-1996). Vivant et travaillant à Guatemala City, Monterroso a obtenu en 2007 une maîtrise en design à l'Universidad Popular Autónoma del Estado de Puebla (UPAEP) au Mexique et en 2020 un doctorat en pratique artistique à l'Akademie der bildenden Künste de Vienne. Régulièrement exposée par les galeries Sicardi (Houston) et Zielinsky (Barcelone) ainsi que dans des biennales, elle a participé à des manifestations internationales comme *Art-Action Feministe : Panorama de la vidéo-performance féministe contemporaine latino-américaine* (2009) et *Cosmópolis II* (2019) au Centre Pompidou; *Visionarios* au Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía à Madrid (2009) ; *To Weave in Blue, Poema al Tejido*, à la Martha and Robert Fogelman Galleries of Contemporary Art, University of Memphis, Memphis, Etats-Unis. (2020).

Sandra Monterroso, *Expoliada No.6*, 2023.
© Roberto Ruiz. Courtesy galerie Zielinsky, Barcelone.



Natalia Villanueva Linares

Natalia Villanueva Linares (née en 1982), artiste franco-péruvienne, est diplômée de l'école des Beaux-Arts de Paris où elle a suivi l'enseignement de Giuseppe Penone. Installée actuellement à Chicago, sa créativité et la pluridisciplinarité de son travail puisent dans les différentes cultures des pays où elle a vécu : la France, le Pérou et les États-Unis. L'utilisation par l'artiste d'aiguilles et bobines de fil constitue avant tout le point de départ d'une réflexion sur la déperdition, l'accumulation, l'abondance et la répétition. *Aiguë* (2014) est un récit raconté par des aiguilles qui traversent de façon linéaire une cinquantaine de feuilles de journaux accrochées au mur. Les aiguilles, en partie dissimulées, tracent les lignes d'un texte indéchiffrable. Réalisée la même année, *Colorial*, constituée de 300 fils et de bobines colorés donne une forme physique à la fascination de l'artiste pour les formules mathématiques sensibles. Installés sur une étagère, cette accumulation de bobines et de fils tendus, convergeant vers un même point d'origine, sont comme des composantes d'une ville fictive.

Le travail de Natalia Villanueva Linares a régulièrement été présenté en France, notamment à la galerie Dohyang Lee, Paris, en 2014, au Collège des Bernardins, Paris, la Graineterie à Houilles (2018) et à la galerie Thaddaeus Ropac, Paris, pour les 70 ans de la Jeune Création (2020). Elle a dernièrement bénéficié d'expositions personnelles au Museo de Arte de San Marcos (Pérou, 2022) ainsi qu'au Comfort Station à Chicago (2022). Cette année, elle a monté un projet de mentorat de l'USLAF (US Latin X Art Forum) en collaboration avec Alan Poma, un artiste sonore.

Laura Sánchez Filomeno

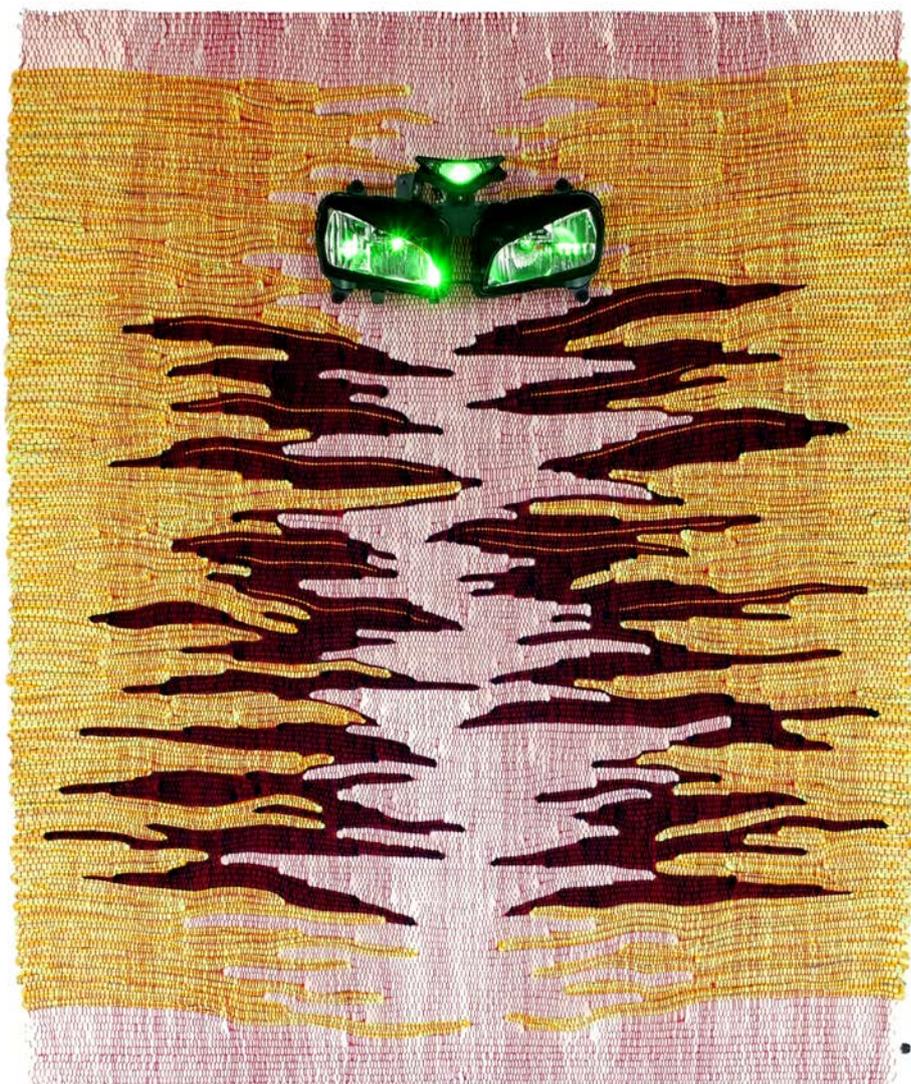
Artiste franco-péruvienne, Laura Sánchez Filomeno (née en 1975), installée à Cachan, diplômée de l'École Supérieure des Beaux-Arts du Mans, a développé sa pratique artistique autour de la broderie avec comme matériau principal le cheveu, éléments qui renvoient diversement à la féminité. Comme le montre sa série *Proliférations*, elle crée une esthétique organique et vivante, mêlant aux fils de nature classique ses cheveux. Ces hybridations, qui se réfèrent aussi bien à l'esthétique baroque qu'au cabinet de curiosité (sujets de son doctorat), sont le point de départ d'une réflexion sur le rapport entre le naturel et l'artificiel, la répulsion et l'attraction, le sublime et l'obscène. Laura Sánchez Filomeno, qui est également titulaire d'un doctorat en Arts Plastiques et Sciences de l'Art à l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne Centre Saint Charles, appartient au collectif d'artistes Fiber Art Fever. Ayant participé à de nombreuses expositions personnelles et collectives tant en France qu'à l'étranger, elle a été présentée dernièrement dans l'exposition *Symbiosium - Cosmogonies Spéculatives*, organisé par le Centre Wallonie-Bruxelles (Paris) à la Fondation Fiminco (Romainville). Elle a bénéficié d'une exposition personnelle *Taxinomie* à l'Orangerie de Cachan (2024).



Laura Sánchez Filomeno, *Proliférations*, 2022-24 broderie en cheveux naturels et colorés sur soie, loupe, support en inox, dimensions variables, photo Macarena Guerra-Garcia. © Adagp, Paris 2024.

Kenia Almaraz Murillo

Kenia Almaraz Murillo (née en 1994) a suivi sa formation à l'École de Beaux-Arts de Paris, dans l'atelier de Djamel Tatah, mais aussi aux côtés de Simone Prouvé qui l'a initiée à la pratique du tissage de basse lisse. Très tôt, elle se distingue en intégrant la lumière électrique à ses réalisations textiles colorées qui trahissent sa fascination pour les formes géométriques et les symboles traditionnels andins. Plus récemment, elle a intégré dans ses œuvres, exécutées avec toutes sortes de fibres (alpaga, mouton, lama, tullmas traditionnelles, fils d'or, broderies...), des objets « pop » tels que des phares de scooters ou de camions. Comme elle l'explique, elle atteint ainsi « une harmonie de matière, d'histoire, d'énergie, de culture, déclenchant un équilibre entre ce que la Terre nous offre et ce que l'humain modifie avec ses mains ». La carrière de cette jeune artiste connaît un vrai succès, dont témoignent les nombreuses expositions collectives auxquelles elle a participé et ses solos show dans les galeries qui s'enchaînent à un rythme intense : après ceux de la Galerie Boulakia à Paris et Londres, la galerie Waddington-Custot lui a consacré deux expositions successives à Dubaï tandis qu'avec la galerie Anne-Sarah Benichou, elle a remporté le prix Emerige-CPGA 2023 à la foire Arco de Madrid. Cet été 2024, la Manufacture de Roubaix lui a dédié l'exposition monographique *Tissages lumières*.



Kenia Almaraz Murillo, *Señor Tigre*, 2022.
Tissage en laine, alpaga de Bolivie, coton
fil d'or du XVIIIe siècle, phares de moto,
structure acier, Raspberry Pi et néon led,
126x155x35cm, propriété de l'artiste.
Photo Nano Ville.

VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE



Gego, *Dessin sans papier*, 88/32, 1988, cuivre, fer, plastique, acier, 66,5 x 38,5 x 3,2 cm, Inv-FG-0177, collection privée, Paris. Photo : Suzanne Nagy.



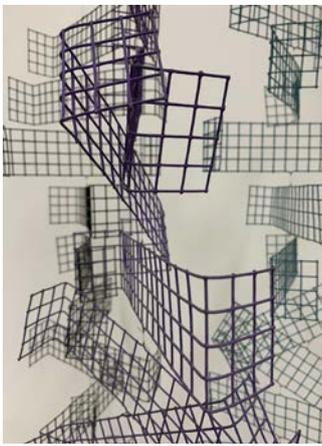
Gego, *Dessin sans papier*, 87/15, 1987, carton plastique, acier, fils et cuivre, 25 x 19 x 2,5 cm, Inv-FG-0169, collection privée, Paris. Photo : Suzanne Nagy.



Jesús Rafael Soto, *Sans titre (Pour Alain)*, 1960, collection privée, Paris. Acrylique sur bois et métal, 102x102x15cm. Photo : Suzanne Nagy. © Adagp, Paris 2024.



Iván Contreras Brunet, *Sans titre*, 1978. Suspension de grillage peint à l'acrylique, fil de pêche, bois, 3x11 modules bleus, violets, noirs, le tout : 125 x 40x40cm.. Courtesy Galerie Wagner, Paris. © Adagp, Paris 2024. Paris.



Iván Contreras Brunet, *Sans titre*, détail, 1978. Suspension de grillage peint à l'acrylique, fil de pêche, bois, 3x11 modules bleus, violets, noirs, le tout : 125 x 40x40cm.. Courtesy Galerie Wagner, Paris. © Adagp, Paris 2024.



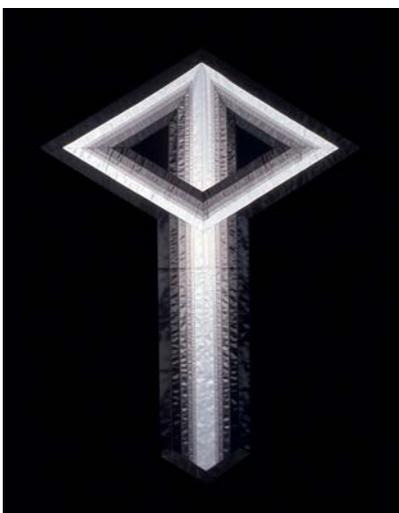
Jorge Eielson, *Quipus, Red and black*, 1992, acrylique sur toile, 190x152cm, collection privée, Londres © tous droits réservés.



Inés Blumencweig, *Sans Titre*, 1971. Bois peint et rubans en nylon, 79,5x69x3,5cm. Propriété de l'artiste. Photo Galerie Diane de Polignac, Paris.



Inés Blumencweig, *Struttura*, détail. Photo galerie Diane de Polignac, Paris.



Martha Le Parc, *Noir, gris-lumière no.4*, 2002. Rubans de satin, propriété de l'artiste, 260x234cm. Photo Gabriel Le Parc.



Olga de Amaral, *Strata XII*, 2008, lin, gesso, acrylique et feuille d'or, 205 x 180 cm, collection privée, Bruxelles. (D.R.)



Olga de Amaral, *Corteza 2 (diptyque)*, 2015. Lin, gesso, feuilles d'or et peinture acrylique, 80 x 50 cm chaque. Collection privée, Bruxelles. Courtesy Casa Amaral © Diego Amaral. (D.R.)



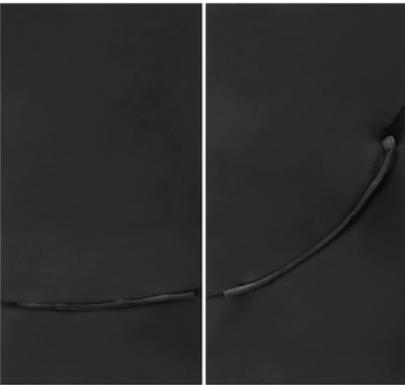
Cecilia Vicuña, *Quipu Mapocho* Quipu Mapocho a été co-produit par Cecilia Vicuña et Invercine pour l'exposition *Movimientos de la Tierra*, Chili 2017. Photo Cecilia Vicuña, Courtesy of the artist and Electronic Arts Intermix (EAI), New York.



Milton Becerra, *Infini lemniscate*, 2024. Création murale, fibres de nylon, cristaux de quartz, dimension variable. Crédit photo : Hamilton Becerra. © Adagp, Paris 2024.



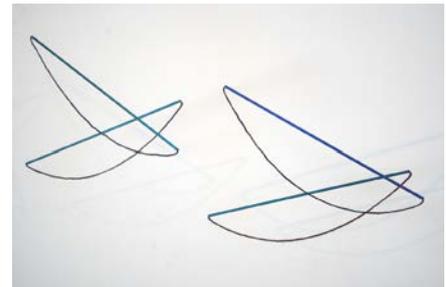
Anna Maria Maiolino, *In-Out (Antropofagia)*, 1973, film super 8 numérisé, couleur, sonore, durée 8'19, collection 49 Nord 6 Est - FRAC-Lorraine.



Sidival Fila, *Sans titre*, 2018. Diptyque, pigments secs sur toile et sarment de vigne peint, cousu sur châssis, 172x90x17cm (x2). Courtesy of l'artiste et galerie Poggí, Paris.



Sidival Fila, *Sans titre (détail)*, 2018. Diptyque, pigments secs sur toile et sarment de vigne peint, cousu sur châssis, 172x90x17cm (x2). Courtesy of l'artiste et galerie Poggí, Paris.



Elias Crespín, *La Danza de las catenarias 2*, 2024. Oeuvre électrocinétique avec des éléments caténaires, 320x260x18cm. Photo Sergio Daniel Azuaje © Atelier Elias Crespín, 2024.



Vanessa Enríquez, *Variations on Line n.10*, front, 2018. Bandes magnétiques, 220x150x200cm, installation In situ. Photo Courtesy of l'artiste.



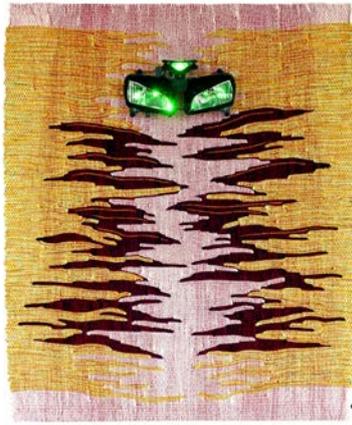
Sandra Monterroso, *Expoliada No.6*, 2023. Textile installation, chineal-dyed wool, 217x75x30cm ©Roberto Ruiz. Courtesy galerie Zielinsky, Barcelone.



Sandra Monterroso, *Expoliada No.6*, 2023, Détail. ©Roberto Ruiz. Courtesy galerie Zielinsky, Barcelone.



Natalia Villanueva Linares, *Colorial*. 2014, 300 bobines de fils, Dimensions variables, Kervahut-Collection Laurent Fiévet. Photo : Skyler Edwards.



Kenia Almaraz Murillo, *Señor Tigre*, 2022. Tissage en laine, alpaga de Bolivie, coton fil d'or du XVIIIe siècle, phares de moto, structure acier, Raspberry Pi et néon led, 126x155x35cm, propriété de l'artiste. Photo : Nano Ville.



Kenia Almaraz Murillo, *Les habitants des rêves*, sérigraphie sur fil d'alpaga, 2023, 24x77cm. Photo : Nano Ville.



Laura Sánchez Filomeno, *Proliférations*, 2022-24 broderie en cheveux naturels et colorés sur soie, loupe, support en inox, dimensions variables, photo Macarena Guerra-Garcia. © Adagp, Paris 2024.

INFORMATIONS PRATIQUES



Maison de l'Amérique latine

Maison de l'Amérique latine
217 Boulevard Saint-Germain,
75007 Paris
Tél. 01 49 54 75 00
www.mal217.org
Du lundi au vendredi
De 10h à 20h
Le samedi de 14h à 18h
Fermé dimanche et jours fériés.
Entrée libre

CONTACT PRESSE

anne samson
communications
Morgane Barraud
morgane@annesamson.com
Tél. 01 40 36 84 34

Visuels presse disponibles
sur demande à :
morgane@annesamson.com

SCÉNOGRAPHIE

Amanda Antunes

AUTOUR DE L'EXPOSITION

Un catalogue est publié à l'occasion de l'exposition.
Nombre de pages : 110 pages
Format : 17x 23cm
Prix : 15 euros

